# Théâtre Français. *Le Misanthrope*, *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*. — Première rentrée de Mlle Mars dans les deux pièces. — Seconde rentrée de Fleury dans *Le Misanthrope*.

[…] Il y a de grands rapports entre la coquette et l'homme à bonnes fortunes : Moncade, dans la comédie de Baron, veut plaire et plaît à toutes les femmes, sans en aimer aucune ; Célimène, dans *Le Misanthrope*, séduit tous les hommes et les trompe tous : mais la distance entre les deux pièces est immense, et Mlle Mars ne pouvait pas, pour sa propre gloire et pour celle de Molière, rentrer sur la Scène Française par un plus beau rôle que par celui de Célimène, la reine des coquettes. Mlle Mars, rassasiée de ses triomphes en Normandie, vient en chercher à Paris de plus flatteurs pour son ambition : elle a subjugué les provinciaux, comme les courtisans, sous Louis XIV, subjuguaient les bourgeoises ; elle les a mis contribution, et ils se sont battus à qui paierait le premier impôt. Le bruit de sa renommée et l'ascendant de la capitale ont eu beaucoup de part à ses conquêtes en province ; mais l'art et le talent seuls procurent des victoires au Théâtre Français, et il n'y a point de couronnes provinciales qui aient pu faire autant d'honneur à Mlle Mars, que ce prodigieux concours des habitants de Paris, empressés de la revoir après un long voyage : ils auraient dû peut-être bouder et montrer du dépit de ce qu'elle était allé si longtemps coqueter dans la province ; mais le plaisir que leur a causé son retour, l'emporte sur la jalousie qu'avait pu leur donner son absence. Les enthousiastes des bonnes et belles actrices sont les meilleurs gens du monde ; amants soumis et complaisants, ils souffrent quand on les abandonne : dès qu'on revient, ils n'ont point de rancune, et n'accueillent la coquette fugitive qu'avec des transports de joie.

Mlle Mars a justifié ces transports par la manière dont elle a joué Célimène ; aimable et imposante tout à la fois, elle joint, à beaucoup d'aisance et de grâce, une tenue pleine de dignité ; elle emploie tour à tour, et suivant l'occasion, la hauteur et la fierté, la tendresse et le sentiment, l'enjouement et la finesse, l'ironie et la satire, la décence et la raison : tout cela est soutenu de l'action de deux yeux vifs et brillants qui ne s'arrêtent jamais. Mlle Mars est la véritable coquette peinte par Molière : la femme de ce grand peintre, qui avait servi de modèle à son mari, ne joua pas mieux ce rôle fait pour elle, que Mlle Mars l'ingénue, qu'on désespérait, il y a deux ans, de voir jamais sortir du cercle des Agnès et des petites innocentes.

Son triomphe est dans cette scène, l'écueil des autres actrices, où Célimène règne seule, tandis que ses quatre interlocuteurs ne sont pas que là que pour donner ses répliques, et lui procurer quelques moments pour respirer. Quelle variété de tons et de nuances ! Quelle vigueur et quel éclat dans tous ces portraits ridicules qu'elle trace avec tant de vivacité et d'agrément, fixant toujours l'attention sans jamais la fatiguer, toujours maîtresse du théâtre dans cette longue conversation dont elle fait seule tous les frais ! C'est ce qu'il y a de plus difficile dans tout le rôle, et c'est une bonne épreuve pour le talent.

L'entretien de la coquette avec la prude est aussi un des endroits où Mlle Mars réunit le plus de suffrages. On ne peut couvrir par une politesse plus perfide plus d'aigreur et de malice ; on ne peut débiter et détailler des vers excellents avec plus d'art, de chaleur et d'intérêt : c'est dans de telles scènes dénuées de mouvement théâtral, admirables par l'éloquence du style, où rien ne porte l'actrice, où tout au contraire l'accable, qu'il faut qu'elle paie de sa personne et déploie toutes ses forces pour se mettre au niveau de la beauté des choses qu'elle dit, par la manière de les dire.

Les scènes du misanthrope et de la coquette, particulièrement celle de la lettre, sont d'une éloquence, d'une énergie et d'une vérité dont rien s'approche : cependant elles ne contiennent rien que les coquettes ne sachent encore mieux que Molière, puisque c'est d'elles que Molière avait appris ce qu'il savait. Ceux qui ont le malheur d'aimer une coquette pourraient y puiser des leçons salutaires, s'il restait aux amoureux assez de raison pour pouvoir apprendre quelque chose ; les auteurs seuls y trouveraient un grand fonds d'instruction s'il ne fallait pas déjà beaucoup de talent pour être en état d'en profiter. J'imagine que Molière a souvent joué devant sa femme le rôle du misanthrope. Quoique doux de caractère dans le commerce de sa vie, il était en amour d'humeur jalouse et difficile : sa sensibilité faisait taire sa raison ; il aimait une coquette comme le misanthrope ; il s'emportait et s'apaisait comme lui ; il grondait sa femme comme Alceste gronde sa maîtresse : sa femme se justifiait comme Célimène, et c'était toujours à recommencer, puisqu'ils étaient époux. Molière, en composant les scènes du misanthrope et de la coquette, était plein de son sujet et écrivait son histoire.

Le rôle du misanthrope, dans ces entretiens, est beaucoup plus brillant et plus théâtral que celui de la coquette. Le misanthrope attaque, la coquette se défend : l'un est franc et de bonne foi, l'autre est fausse et dissimulée. Alceste est violent, passionné ; il intéresse, il attache par le naturel et la véhémence de ses sentiments. Célimène est froide et par-là même odieuse ; elle se joue de l'amour et de la faiblesse d'un honnête homme ; c'est une lutte de la loyauté contre la perfidie. Fleury est favorisé, entraîné par son rôle pathétique, plein de chaleur et d'action. Mlle Mars, adroite et rusée, se tient sur la défensive ; observe l'ennemi, pare les coups ; elle a besoin d'un art et d'un talent extraordinaires, pour rendre son adresse et sa ruse intéressantes, à côté de la véritable passion, des justes plaintes, et des premiers mouvements si vifs et si nobles du malheureux qu'elle trompe avec préméditation.

Fleury a joué ce rôle long et difficile avec une âme, un naturel, une vérité d'expression dignes des plus grands éloges : il m'a paru avoir rapporté des eaux une vigueur nouvelle : son organe était plus frais et plus ferme ; son jeu était d'un homme vainqueur de la nature et du temps, et supérieurs à leurs outrages.

Il y avait beaucoup plus de monde encore à la rentrée de mademoiselle Mars qu'à celle de Fleury : faut-il en être étonné ? Fleury était tout seul à sa rentrée ; à celle de Mlle Mars, il y avait deux rentrants, deux pièces bien supérieures à *L'Homme de bonnes fortunes*, aux *Deux Pages*, et en général mieux jouées : l'élite des sociétaires s'y était réunie sous la bannière de Fleury et de Mlle Mars. Les deux marquis étaient représentés par Armand et Michelet : il n'y en pas de meilleurs au théâtre ; je ne leur trouve qu'un défaut dans ces rôles ; ils sont trop raisonnables : leur maintien et leur débit sont trop sages ; ils ne se donnent pas assez de mouvement. Molière dit quelque part (dans *L'Impromptu de Versailles*, je crois), qu'il faut de l'espace à un marquis pour développer ses grâces. En un mot, il ne manque, selon moi, à ces deux acteurs, que d'avoir des ridicules plus prononcés. Peut-être n'osent-ils pas se livrer : il ne reste point de tradition des manières extravagantes des marquis sous Louis XIV. Armand et Michelet sont peut-être prudents de ne pas s'exposer à faire rire à leurs dépens, en cherchant à rendre leurs rôles moins froids et plus comiques ; et comme ils ont le costume des marquis du dix-huitième siècle, je ne leur conseillerais pas moi-même de copier les airs et la tournure étranges des marquis ridicules du dix-septième.

Mlle Volnais, dans le petit rôle d'Eliante, s'est distinguée par la grâce piquante avec laquelle elle a débité sa tirade sur l'aveuglement des amoureux. C'est Mad. Thénard qui a joué la prude Arsinoé ; elle s'en est acquittée avec beaucoup d'intelligence : c'est une excellente actrice dans son emploi ; mais plus elle est comique dans les vieilles mères et dans les caricatures, plus elle est déplacée dans la prude, femme galante qui a des prétentions sur Alceste, des liaisons avec les marquis, et qui est la rivale de la coquette : il faut dans ce rôle une actrice qui ne détruise pas entièrement toute illusion. Nous avons vu Mlle Desrosiers, actrice jeune et jolie, jouer Arsinoé : pourquoi Mlle Mézeray ne s'en chargerait-elle pas, elle qui joue la gouvernante ? Peut-être ne lui a-t-on pas permis. Je crois qu'elle y serait d'autant meilleure, que le rôle demande un ton sévère, aigre, sec, et dédaigneux, qui s'accorde à merveille avec son genre de talent ; ces qualités, jointes aux convenances de la figure et de l'âge, déterminent sa vocation pour ce rôle, et lui donnent sur Arisnoé des droits qu'aucune ancienneté ne peut détruire : la plus ancienne loi et la loi de nature.

Geoffroy.